

Le passé englouti

Exergue

... My heart's in the Highlands, wherever I go.

Robert Burns.

Léa, le hasard

André aimait les matins. Celui-ci, en fin de mois d'août, avait de bonne heure des airs de printemps. André était en retraite ; en retraite pendant les vacances, emboîtées comme des matriochkas. Il aimait cette image, mais il ne s'était jamais attardé sur la fascination exercée sur lui par ces poupées. Grand, mince, le visage marqué par de longs sillons verticaux autour de la bouche, mais les traits réguliers, André avait le teint mat et les yeux bleus. Sa chevelure épaisse et blanche contrastait avec des sourcils noirs et tout aussi fournis.

Il alla lentement, après le petit déjeuner, de la cuisine au salon dont il avait ouvert les baies vitrées et il avança vers la rambarde du balcon. L'air était frais et le ciel bleu profond sans nuages et sans brume. Il ressentit la grâce de cette journée. De tels instants lui en faisaient revivre d'autres qui l'avaient ébloui de loin en loin depuis son enfance. C'était l'un de ces matins où le calme en lui s'accordait avec l'air immobile et le ciel immensément limpide. Il se souvenait des promenades au jardin du Luxembourg lorsqu'il était étudiant, ou des bords de l'eau, étang ou rivière, lorsqu'il était à la pêche, et qu'à l'aurore la brume opale devenait transparente avant de s'effacer. Il se sentait alors bien dans le monde et le monde était beau comme ce matin, tout se pardonnait, s'aimait et s'unissait.

Il admira le parc public du XV^e arrondissement de Paris, de l'autre côté de la rue, encore humide de la pluie de cette nuit, et ses arbres aux feuilles immobiles où des oiseaux se taquinaient en piaillant. Mais il ignorait si le retour du beau temps avait été annoncé ; les prévisions météorologiques ne l'intéressaient pas. Elles lui étaient inutiles, car il ne savait pas à l'avance s'il allait adorer ou détester la pluie, le vent, le froid ou la chaleur. Même averti des précipitations à venir, il pensait

rarement à prendre un parapluie ou l'avait oublié chez un ami, chez un commerçant ou au lycée au temps pas si lointain où il était enseignant.

Les plantes de son balcon paraissaient apprécier elles aussi ce matin lumineux après les intempéries des derniers jours. Les pots de buis alternaient avec des orangers du Mexique - tout ce qu'il restait depuis que sa femme l'avait quitté - qu'il arrosait de temps en temps quand la femme de ménage était absente. Il n'y avait plus de fleurs. Irène savait planter, couper, tailler quand il fallait ; lui, il en était incapable, tout comme il ne retenait pas les noms des fleurs, des arbustes et des arbres.

Irène avait pris ses cliques et ses claques, lui abandonnant l'appartement dont elle venait de terminer la décoration dans le style Art déco. André n'y avait rien changé depuis. Il ne savait pas pourquoi ni pour qui il aurait eu à le faire. Il avait comparé le renouvellement de leur intérieur avant qu'ils ne se quittent au dernier enfant qu'ont certains couples peu de temps avant de divorcer. L'appartement ne sentait plus le tabac, mais il avait perdu en gaîté.

Leur vie ensemble avait été jusque-là paisible et même harmonieuse. À quarante-sept ans, Irène avait découvert qu'elle s'ennuyait. Elle lui avait beaucoup parlé de son insatisfaction, comme s'il y avait urgence, reprenant parfois le matin les griefs de la veille, avant même de lui dire bonjour. André s'était senti inutile et ses paroles, comme si elles n'avaient pas de sens, une coque vide. Bientôt, il cessa de se battre. Il avait le sentiment qu'Irène ne l'aimait plus et il était résigné. Elle voulait sans doute aimer ailleurs, un ailleurs dont il s'abstint de s'informer. Il savait contourner ce qui lui donnait du chagrin, sans colère, simplement en s'éloignant.

Dix ans déjà.

Quelques liaisons n'avaient pas comblé le vide laissé par Irène. Il venait de se séparer de Lise, sa compagne pendant deux années. L'obstination qu'il avait mise à vouloir que chacun d'eux vive sous son propre toit avait progressivement miné leur entente, pour lui plus amicale que sensuelle. Et ce fut une nouvelle guerre des mots : Lise parlait de leurs solitudes dont elle soulignait le pluriel ; elle lui reprochait de défendre sa liberté dont elle lui faisait remarquer le singulier : la grammaire divisait leur couple. Et Lise l'avait quitté. Lise aussi. Lise et son caniche, Lise et les récits de sa psychanalyse qu'il écoutait avec une attention ostensible et sincère. Elle parlait de son inconscient comme d'un oracle, de ses découvertes sur le divan du psy comme d'un miracle. Il ne faisait pas de commentaire, faute d'avoir saisi la subtilité des associations d'idées qui procuraient à Lise enthousiasme ou abattement. Le silence s'était bientôt emparé encore une fois de sa vie amoureuse. La solitude où l'avait laissé sa séparation d'avec Lise venait accroître celle de son divorce. Un échec dans un échec. L'image des matriochkas traversa de nouveau ses pensées.

André allait avoir soixante et un ans, mais il n'y croyait pas, et d'ailleurs il ne s'en préoccupait pas. Tout ce qui l'habitait était au présent ; son enfance et tout ce qui avait suivi, c'était hier, et hier occupait son esprit autant que l'instant qu'il vivait. Effet peut-être de la solitude qui le rendait plus perméable à ses souvenirs, peut-être aussi du silence et du temps dont il disposait maintenant et qu'il appréciait. Bien sûr, il regrettait l'animation de ses classes d'anglais, les collègues et ses élèves. Ses élèves surtout et l'éclat que pouvait prendre leur regard lorsqu'ils comprenaient tout à coup un accord, le sens et le rythme d'une poésie, ou comment on construisait diverses façons d'exprimer en anglais une phrase toute simple en français. Il avait

enseigné l'anglais jusqu'à l'année dernière, heureux de transmettre à des enfants une culture étrangère. Avec l'expérience, il avait appris à les amuser pour profiter du silence et de l'attention dont ils étaient ensuite capables. Il était respecté bien que plutôt indulgent.

Ses enfants étaient tous les trois cette année en vacances au mois d'août. Chacun d'eux lui avait téléphoné avant de partir et quelques fois de leurs lieux de vacances. Fanny l'avait même rappelé de l'aéroport de Tabarka pour l'aviser de leur arrivée en Tunisie pendant qu'elle attendait pour quelque formalité dont elle ne manqua pas de se plaindre. Elle l'appelait toujours à l'arrivée ainsi qu'au retour, pour le cas où il s'inquiéterait des dangers du voyage en avion ou en voiture. Elle aimait son père, mais elle avait toujours été plus proche de sa mère avec qui les liens s'étaient resserrés depuis la séparation de ses parents.

Ce matin, André avait décidé d'aller revoir les Antiquités égyptiennes au musée du Louvre ; il y revenait une ou deux fois par an depuis qu'il vivait seul, visitant au passage une exposition temporaire.

En allant prendre son métro, il faisait déjà par la pensée son parcours au musée, prévoyant le plaisir qu'il aurait à revoir des bas-reliefs et des statues, mais dont il n'avait jamais songé à faire l'achat d'une reproduction.

Il y avait peu de monde sur le quai du métro, seulement un groupe de touristes de son âge qui parlaient fort et riaient, dont il ne parvint pas à identifier la nationalité. Il se disait une fois de plus que le métro était le lieu le plus cosmopolite de Paris, car les étrangers, qu'ils soient ou non des touristes, y parlent un nombre incroyable de langues, leur voix amplifiée par les voûtes sonores. Une toute jeune fille passa devant lui et son cœur se mit à battre sans qu'il en connût la raison. De façon tout aussi involontaire, il prononça « Louise Depont »

au moment où elle s'apprêtait à s'asseoir non loin de lui. Il ne savait pas s'il avait dit ce nom à voix haute ou l'avait seulement chuchoté, mais la fille tourna vers lui un visage clair, presque enfantin, souriant et triste en même temps, presque douloureux, surpris ; elle le dévisagea et lui demanda :

— Vous connaissez le nom de ma grand-mère ?

Les âges se bousculaient et le temps basculait ; le passé faisait irruption, ou le présent, André ne savait plus. Il était stupéfait et il ne répondit pas tout de suite, la regardant comme hébété, conscient de son évidente méprise. Il lui présenta ses excuses et lui dit qu'il était confus ; il ne connaissait pas sa grand-mère, bien sûr, mais la jeune fille ressemblait à quelqu'un dont il avait été un ami dans sa jeunesse, il y avait bien longtemps. Il crut en rester là, mais la fille était d'un naturel curieux et elle fit preuve d'une audace propre à sa génération ; elle poursuivit le dialogue avec ce vieux monsieur poli et élégant en montant avec lui dans le métro qui venait d'arriver.

— Vous avez vraiment connu une Louise Depont qui me ressemble ?

Il ne pouvait pas détacher son regard des yeux de sa compagne, d'un bleu clair délavé, immenses, qui le fixaient avec intensité. C'étaient bien les yeux de Louise, et la silhouette aussi, cette grâce ondulante du corps et des gestes. Même taille, mêmes cheveux noirs tirés en une longue queue-de-cheval, tandis que le jean serré aux jambes, le blouson léger et les baskets étaient au présent.

— Oui, répondit-il, j'étais très jeune, je veux dire : nous étions très jeunes ; nous nous sommes par la suite perdus de vue. C'était dans un village qui n'existe plus, englouti sous un lac pour faire de l'électricité... il y a bien longtemps. Vous m'avez fait penser à elle. Encore toutes mes excuses.

C'était elle qui maintenant le regardait d'une façon curieuse et qui poursuivit :

— Ma grand-mère était aussi originaire d'un village qui a été englouti ! Oh, j'arrive à ma station ; je suis déjà en retard pour le cours de danse. Excusez-moi. Laissez-moi vos coordonnées, je raconterai ça à ma mère.

Elle partit, souple et gracieuse, emportant la carte de visite qu'il avait sortie à la hâte de son portefeuille, le laissant ébloui et abasourdi.

Tout à ses pensées, il n'avait pas vu monter, croisant la jeune fille, un accordéoniste rondouillard qui entama aussitôt une valse, créant une atmosphère de guinguette, incongrue dans l'ambiance morose du métro. Habituellement, il changeait de voiture quand la musique dérangeait le fil de ses réflexions ou sa rêverie. Mais là, en un éclair, il se vit tournoyer en dansant avec Louise qu'il venait de rencontrer. Il était jeune, et Louise était dans ses bras. Il vida son porte-monnaie dans la sébile du musicien quand celui-ci passa au milieu des voyageurs. Ce jour n'était décidément pas comme les autres.

Il fit sa visite traditionnelle au Louvre ; l'exposition temporaire ne le retint pas longtemps cette fois-ci. Il ne traîna pas plus d'une demi-heure dans le jardin des Tuileries où la chaleur attirait des enfants autour du bassin.

Une fois rentré chez lui, il ne pensait plus à la jeune fille mais à Louise avec qui il avait échangé plusieurs lettres avant que le silence ne se fût installé entre eux, et les mots « tout doucement, sans faire de bruit », de la chanson *les Feuilles mortes* lui revinrent en mémoire.

Il prenait son café après le déjeuner tout en parcourant le journal du matin quand la sonnerie du téléphone le sortit de la torpeur qui le

gagnait. En soulevant l'appareil, il pensa que l'un de ses enfants l'appelait depuis son lieu de vacances. Non, c'était une voix inconnue :

— Bonjour, monsieur, excusez-moi de vous déranger, je suis Florence, la mère de Léa, la jeune fille que vous avez rencontrée ce matin dans le métro. Léa vous a promis de m'en parler.

— Vous ne me dérangez pas du tout, madame, au contraire, c'est très gentil à vous. Votre fille, euh, Léa, ressemble tellement à une amie très proche ; il y a si longtemps, pendant mon adolescence. Votre fille m'a fait penser à cette amie, son nom m'est venu aux lèvres, malgré moi. J'en ai été confus, comme elle a dû vous le dire. Votre fille m'a parlé d'un village englouti comme le mien.

Florence évita le sujet pour l'instant, voulant d'abord en savoir plus sur cet inconnu, gentil passager du métro, tombé d'un hasard trop improbable pour son entendement :

— Vous seriez originaire des Salles-sur-Verdon ou d'un autre village qui est maintenant sous les eaux d'un lac artificiel ?

— Oui, c'est bien ça, j'ai quitté les Salles à dix-huit ans quand mes parents ont décidé de s'installer dans la région parisienne, enfin... c'est compliqué à expliquer au téléphone. J'ai des photos de mon enfance au village quand j'y — euh ! — quand nous y habitons, je les ai revues il n'y a pas longtemps ; je suis en retraite.

La femme commençait à croire que l'impensable était possible. Elle poursuivit :

— Je suis la fille de Louise Depont dont vous avez prononcé le nom. Ma mère était restée aux Salles et elle a assisté à la montée des eaux, j'avais sept ans, je me souviens de ses larmes. Vous n'y étiez pas à cette époque-là ?

— Non. Mes parents et moi en étions partis quelques années plus tôt. J'ai suivi les événements dans les journaux et à la télévision, et la

création du lac, mais je n'y suis jamais retourné. Et qu'est devenue Louise ?

— Malheureusement, ma mère est morte, il y a cinq ans, dans un accident de voiture. C'est vrai que Léa lui ressemble, mais c'est la première fois qu'on la prend pour sa grand-mère. Vous avez de la famille ?

— J'ai trois enfants et quatre petits-enfants, ils sont tous en vacances. J'ai été marié, bien sûr, et je suis divorcé depuis longtemps.

Elle lui demanda de ne pas quitter et il discerna une conversation à voix basse. Florence reprit :

— Allô !

— Oui, je suis toujours là.

— Léa a entendu ce que nous nous sommes dit ; elle serait heureuse de revoir l'ami de sa grand-mère ; vous savez, elle l'aimait beaucoup. Moi, je voudrais faire votre connaissance. Voulez-vous venir dîner chez nous un soir, ou même aujourd'hui si vous êtes libre ? Nous sommes toutes les deux à la maison.

Il accepta l'invitation pour le soir même ; elle lui donna son adresse à Issy-les-Moulineaux.

Il avait acheté un bouquet de fleurs puis il chercha pour ses hôtesse une photo parmi celles qu'il avait retrouvées récemment. Il n'en possédait aucune où Louise figurait avec lui. Il choisit un portrait d'elle, noir et blanc, assez grand, de la taille de son portefeuille, qu'elle lui avait envoyé dans l'une de ses premières lettres. Elle était splendide, son visage confiant, ouvert, comme celui de Léa ce matin, et si jeune. Qui avait fait un tel portrait ? Probablement un photographe professionnel. Était-ce à son intention ? Il n'avait pas pensé, en ce temps-là, à poser cette question à son amie.

En fin d'après-midi, il s'apprêtait à partir quand son téléphone sonna de nouveau. Avant de décrocher, il savait que c'était Catherine, sa fille cadette, en vacances à la mer, comme tous les ans, cette fois-ci dans le Médoc, avec Cédric, son nouveau copain. C'était bien Catherine, qui voulait seulement prendre des nouvelles de son père. Il écouta avec intérêt et tendresse le récit de ses progrès en planche à voile et de ses exploits au surf, auquel Cédric l'initiait. De son côté, il la rassura en lui disant qu'il ne s'ennuyait pas ; il avait même rencontré des amis qu'il n'avait pas vus depuis longtemps. Il jeta machinalement un coup d'œil à sa montre — geste fréquent d'un homme qui n'aime pas être en retard et qui le serait bientôt. Il essaya de ne pas écourter pour autant la conversation. En prenant congé, elle lui rappela son retour à Paris au début de la semaine suivante. Il lui souhaita de bien finir ses vacances. Une fois qu'il eut raccroché, il se rendit compte qu'il n'avait pas raconté à sa fille, pourtant de ses trois enfants la plus proche de lui, l'incroyable rencontre de ce matin ; il lui avait même menti en mentionnant de vieux amis. C'était, après tout, une affaire intime dont les racines plongeaient dans un passé lointain, au village dont il avait rarement parlé à ses enfants. Il ignorait de plus si la suite de cette rencontre allait être heureuse ou si elle lui procurerait seulement de la peine et une nostalgie qu'il ne partagerait avec personne. Il se dépêcha de se rendre à l'invitation de Florence et donc de Léa.

C'est Florence qui répondit lorsqu'il sonna à la porte de l'immeuble. Léa vint lui ouvrir celle de l'appartement. Il était un peu intimidé, tout avait été si vite : Léa était passée comme une apparition, et il ne connaissait pas Florence ni d'éventuels autres convives. Il se reprocha un peu tard de ne pas les avoir plutôt invitées au restaurant ; moins d'intimité convenait mieux à une première rencontre. Léa et sa

mère souriaient en l'accueillant et elles le débarrassèrent du bouquet de fleurs avec lequel il se sentait un peu gauche. Florence était une belle femme, bien plantée, presque aussi grande que lui, la quarantaine épanouie, brune comme sa fille, avec le même teint très clair et les yeux noisette. Il se fit la réflexion que le bleu pâle des yeux de Louise avait sauté une génération. À peine maquillée, elle était vêtue d'un corsage blanc et d'un jean bleu dont il nota avec satisfaction l'absence d'usure et de déchirures fabriquées en usine. Elle avait comme sa fille une grâce naturelle qu'il apprécia quand elle le précéda dans le séjour. La pièce donnait une impression d'espace et de lumière, contrastant avec l'entrée peu éclairée et plutôt exiguë. Trois fenêtres étaient largement ouvertes sur la fraîcheur du soir. Un sofa très large faisait face à deux fauteuils dont il était séparé par une table basse ; les murs étaient couverts d'un papier peint uni de couleur rose saumon. Il nota à l'autre bout de la pièce la table dressée pour le dîner et, avec soulagement, que trois couverts seulement étaient mis.

On l'invita à s'asseoir et Florence confia à son hôte à quel point la rencontre de ce matin avait été émouvante pour Léa. Les deux femmes avaient parlé au petit déjeuner de Louise dont c'était justement l'anniversaire, et la jeune fille était partie le cœur gros, affligée du vide laissé par sa grand-mère morte quand elle avait treize ans. André, d'abord gêné d'être accueilli comme un ami de la famille, comprenait maintenant que sa présence complétait de façon inattendue et chaleureuse l'évocation du souvenir de Louise. Il ne savait pas s'il devait s'excuser d'avoir été à l'origine de l'émotion de Léa ou dire qu'il se réjouissait de la chance de cette rencontre ; il préféra finalement s'abstenir de toute parole et il sortit de son portefeuille la photo de Louise. La conversation s'anima, car Florence contestait plusieurs détails à propos de la ressemblance de Léa avec

sa grand-mère. Il s'abstint de faire remarquer qu'il était le seul des trois à avoir connu Louise à l'âge de Léa ; André n'aimait pas les arguments et une fois de plus il ne chercha pas à avoir raison. Léa sortit d'un tiroir un gros album où il reconnut Louise à différents âges, ainsi que d'autres personnes de la famille, mais aussi des aspects des Salles-sur-Verdon au temps de sa jeunesse. En regardant les photos commentées par Florence et sa fille, André se rendait compte à présent que Léa n'avait effectivement pas certaines expressions de Louise, que son visage était moins enjoué que celui de son amie qui riait de tout et le faisait rire, lui qu'on disait taciturne. Il lui manquait aussi la fossette de Louise à la joue gauche. Il se surprit à penser de façon saugrenue qu'au même âge Louise paraissait plus jeune que Léa dans le miroir déformant de son souvenir.

Léa s'acquitta du rôle de jeune fille de la maison en servant un verre de porto à André et à Florence, et un soda pour elle. Florence poursuivit le récit de sa famille. Louise, institutrice, s'était mariée à vingt et un ans avec Pierre, un contremaître venu au village au début de la construction du barrage. Ce sont ces travaux qui ont tué son père quand il avait trente ans, dans un accident de chantier ; elle-même avait cinq ans. Louise ne s'était pas remariée et avait élevé Florence toute seule. C'était une période de plus en plus perturbée par l'angoisse et l'affliction de tous, la tension entre les propriétaires qui vendaient leurs fermes, leurs champs ou leurs maisons sans le dire à leurs voisins. Et la colère contre les autorités s'exprimait en mots de violence contre tous les pouvoirs sur les routes et sur les murs. Ces mouvements contrastaient avec l'incrédulité de certains, face à la perspective d'engloutissement. Comment croire que leur monde pût disparaître sous les eaux de leur rivière chérie, joyau de leur village, compagne de leur vie, transformée par le barrage en un monstre

gigantesque et hostile, et son bruissement remplacé par le silence d'une nappe immobile ? Louise eut son école et son habitation dans le nouveau village construit plus haut. Elle évita autant que possible à sa fille le spectacle de la destruction des maisons et de l'église, et de voir l'image des eaux qui montaient lentement et recouvraient les ruines informes et déprimantes du village. Florence fit le récit de l'énergie déployée par sa mère pour obtenir par la suite un poste d'institutrice près de sa fille lorsque Florence s'installa à Issy-les-Moulineaux après son mariage avec un Parisien. Louise avait même pu trouver un appartement et habiter à proximité, jusqu'à son décès. Elle avait souvent eu à s'occuper de Léa depuis la naissance de sa petite-fille.

De son côté, André raconta qu'il avait perdu son père, Jean, quand il était lui aussi très jeune, à peine dix ans. Il n'avait pas gardé beaucoup de souvenirs de la maladie qui l'avait emporté en peu de temps. Sa mère, Arlette, lui avait dit que c'était des suites d'une infection partie d'un furoncle. Elle se remaria quelques années plus tard avec Maurice, un gendarme plus âgé qu'elle qui n'avait pas d'enfants. C'était un homme débonnaire et bon, qui éleva André comme s'il avait été son propre fils. Quatre ans après son mariage, il obtint de sa hiérarchie d'être muté, et il le fut dans la région parisienne lui aussi. Ce départ allait séparer pour toujours André de Louise. À l'époque, on ne demandait pas leur avis aux enfants, et les enfants n'imaginaient pas avoir le droit de contester les décisions des parents. Maurice était mort, il y avait six ans et André venait de perdre sa mère au début de l'année.

Répondant à une question de Léa, il raconta qu'il avait aimé Louise passionnément, comme on aime à dix-huit ans. Ce fut pourtant seulement un flirt, un béguin, comme on disait alors, dont les photos de l'époque, récemment retrouvées, avaient avivé le souvenir. Il

n'avait raconté à personne, pas même à ses enfants ni à sa femme, cet enchantement brutalement interrompu et jamais oublié. Il ne mit pas ses parents au courant de son chagrin. Arlette, Maurice et André quittèrent le village à la fin de l'été, peu après l'aveu mutuel que s'étaient fait les amoureux. André et Louise s'étaient écrit presque tous les jours au début de leur séparation, ensuite de moins en moins souvent.

— Et pourquoi vous êtes-vous arrêtés de vous écrire ? demanda Léa sur un ton où pointait un peu de réprobation, comme si elle prenait fait et cause pour sa grand-mère, peut-être aussi pour tous les jeunes gens qui s'aiment.

Il renonça à lui expliquer qu'il avait cru, quand il avait son âge, que l'amour surmonterait les obstacles de la distance entre Louise et lui, et qu'il était inconscient des dégâts que le temps infligeait à toute chose. Sa réponse fut qu'ils espéraient l'un et l'autre on ne sait quel miracle. Mais il sentit que son explication ne satisfaisait pas la jeune fille. Il ajouta :

— Je prenais très au sérieux, peut-être trop, la préparation du bac, puis celle des concours que j'avais dû associer à une activité rémunérée, mes parents étant peu fortunés. Louise et moi nous écrivions des lettres de plus en plus tristes, sans trouver comment mettre fin à notre séparation. Au bout de quelques mois, j'ai eu la crainte que notre liaison ne l'empêche de faire des rencontres plus riches d'avenir. Peut-être éprouva-t-elle les mêmes scrupules à mon égard. Je ne sais pas. Notre courrier s'était de lui-même épuisé. Il s'était interrompu depuis plus d'un an quand j'ai reçu le faire-part de son mariage.

Léa restait silencieuse, pensive, fermée ; elle n'était pas hostile mais presque. Il ajouta pour elle :

— Léa, en vous prenant ce matin pour Louise, je vous ai involontairement prouvé que je ne l'ai jamais quittée tout à fait. Je regrette vraiment de ne l'avoir pas revue, vous m'avez dit, je crois, que son accident s'est produit il y a cinq ans.

— Oui, cinq ans, confirma Florence en s'excusant d'avoir à se lever pour quelque préparation de dernière minute à la cuisine.

André soupçonna qu'elle avait voulu éviter d'en parler ou de montrer les larmes qui peut-être lui venaient aux yeux. Il reposa son verre sur la petite table et répéta comme pour lui-même, à voix basse, en conclusion du rêve qu'il vivait depuis le matin :

— Ah, comme j'aurais voulu la rencontrer, elle aussi.

Puis, s'adressant à Léa :

— Je vous dois un immense merci, Léa, d'avoir recommandé un inconnu à votre mère, et à vous deux de m'avoir donné cette occasion de partager mon souvenir de Louise avec les personnes qui lui ont certainement été les plus chères.

Florence, en revenant s'asseoir, fit à André une révélation qui accentua son regret de n'avoir pas essayé de retrouver son amour de jeunesse.

— Ma mère m'a parlé d'un jeune homme dont elle avait été amoureuse à dix-huit ans et dont elle s'était trouvée séparée. Elle me l'a dit une seule fois je ne sais plus à quelle occasion quelques années avant son accident ; mais ce sont des confidences qu'une fille n'oublie pas car j'avais lu de la tristesse dans son regard.

Elle détendit ensuite l'atmosphère en le remerciant de nouveau pour les fleurs maintenant dans un pot sur une console. Ils passèrent à table. Le repas fut simple, servi par Léa ; une grande salade composée et une tarte aux fraises. André, remarquant un piano droit au bout de la pièce, demanda à Léa si c'était elle qui en jouait. Elle lui

répondit que non, mais que Florence était professeur de musique dans un collège proche et qu'elle donnait quelques cours de piano chez elle. Elle était donc enseignante comme lui naguère. Et la conversation repartit sur l'enseignement et les élèves, et l'on évoqua des analogies entre tous les métiers d'enseignant, comprenant celui d'institutrice exercé par Louise jusqu'à son décès. La conversation reprit sur le projet et la réalisation du barrage. Florence rapporta les récits de Louise à propos des manœuvres dont avaient été victimes les propriétaires pour qu'ils vendent leurs biens immobiliers. Formalité pour les possédants qui n'habitaient pas sur place, la vente était un crève-cœur pour ceux dont la ferme ou la maison était occupée par leur famille depuis plusieurs générations. Louise avait raconté à sa fille le désespoir de l'un de leurs voisins, resté chez lui jusqu'à ce que les eaux envahissent le rez-de-chaussée de sa maison, et l'intervention des gendarmes venus le ramener à la raison pour l'empêcher de se laisser noyer.

Léa restait silencieuse, partageant la tristesse de sa mère.

Plus tard, Louise avait, à deux reprises, entraîné au nouveau village Florence, son mari et Léa. L'une et l'autre n'y étaient plus retournées depuis. Comment l'idée leur vint d'y aller tous les trois dès le début de la semaine ? Comment décidèrent-ils de partir dès le lendemain dimanche pour revenir avant la rentrée des classes ? André ne s'en souvint pas lorsqu'il y repensa plus tard, mais chacun d'eux était sans doute préparé depuis longtemps à ce pèlerinage devenu tout à coup urgent. André se fit la remarque que, comme sa mère et Maurice, il avait redouté d'y retourner, sans trop savoir pourquoi. Ses hôtes et les circonstances lui en avaient insufflé l'envie et il se sentit le courage de secouer ses habitudes et de surmonter des craintes confuses. André proposa sa voiture pour faire ensemble le

voyage. Florence connaissait un hôtel, celui dans lequel elles étaient descendues avec Louise ; ils eurent la chance de trouver deux chambres pour le lendemain.

De retour chez lui, André hésita et finalement décida de ne pas avertir tout de suite ses enfants de ce voyage. Il n'avait pas envie de partager avec eux son attachement à un passé resté vivace en lui et devenu trop sensible depuis la rencontre des deux femmes et le réveil du souvenir de Louise. Il éteignit son téléphone mobile pour ne pas céder à la tentation de répondre et d'en parler pendant le voyage. Il s'aperçut par la suite qu'il n'avait pas mis le chargeur électrique dans ses bagages. C'était un oubli, et des oublis comme celui-là, André en était coutumier.

Il était loin d'imaginer à quel point son absence allait bouleverser ses enfants.